

FRANCIS VAN DE WOESTYNE  
**Valérie Trierweiler**



À Savoir

Cinq ans après *Merci pour ce moment*, Valérie Trierweiler donne de ses nouvelles

Après l'orage, elle a retrouvé la paix et la joie d'écrire.

# “Je ne suis pas cette ‘Valérie’ qui a fait dix couvertures de Match”

Dans cette brasserie bruxelloise, le serveur, élégant, élané, écoute la commande: un tataki de thon, une tomate-crevettes, un risotto, une bouteille d'eau pétillante. Son regard fixe avec attention une des trois personnes attablées. Il s'éloigne. Notre conversation débute. Quelques instants plus tard, le même serveur revient – manifestement troublé – et dit: “Je vous prie de m'excuser, je n'ai pas enregistré la commande. Pourriez-vous me répéter vos choix...?": un tataki de thon, une tomate-crevettes, un risotto, une bouteille d'eau pétillante”.

Valérie Trierweiler sourit. Il y a cinq ans, après la sortie de son livre *Merci pour ce moment*, décrivant la rage d'une femme écorchée vive, chassée du Palais de l'Élysée par son locataire, François Hollande, elle était partout, sur toutes les couvertures des magazines, sur toutes les chaînes, dans tous les débats. On l'admirait ou on la détestait. Après cet ouragan, elle s'est faite discrète. “Je marchais dans la rue avec l'idée de n'être pas aimée” dit-elle aujourd'hui, même si peu de personnes lui reprochaient ses écrits. La plupart des gens qu'elle croisait, rasant les murs, la félicitaient pour son courage.

Comment, pourquoi avoir écrit avec tant de violence? “On m'avait enlevé la peau. Alors j'ai réagi. On m'a fait passer pour l'hystérique, la fille de l'Élysée, la Nabilla... Cela a été très dur”. Pour elle, les choses se sont calmées. Mais elle cite le récent communiqué du prince Harry qui supplie la presse de laisser sa femme Meghan en paix, craignant que se reproduise ce qui s'est passé avec sa mère, Diana. “Cet appel est touchant. Les médias sont carnivores, ils rongent jusqu'à l'os et quand l'os est rongé, ils passent à l'os d'autre. Et c'est souvent sur les femmes que la presse people se jette. Regardez ce qui se passe à l'égard de Brigitte Ma-

ron, c'est indigne”.

Les gens lui demandent souvent ce qu'elle devient. Non, elle n'est pas qu'une “ex de” ou une ex-Première dame. Elle est ce qu'elle est: une femme libre dans sa tête. Une femme heureuse qui partage désormais sa vie avec un ex-champion de rugby qui lui a redonné le goût des choses et de la vie. Pour répondre à cette question, qu'est-ce que vous devenez?, elle publie, aux Éditions Arènes, *On se donne des nouvelles*.

Dix couvertures de Match

Ce livre comporte une ambiguïté. Après la tornade de 2014, Valérie Trierweiler a fui la notoriété. Or ce nouveau livre jette les projecteurs sur sa personne. Est-ce pour corriger son image? “Je suis d'accord, il y a une ambivalence, une contradiction que j'assume, puisqu'ici je me livre à nouveau. J'avais envie qu'on me connaisse telle que je suis et pas à travers 'elle', cette Valérie Trierweiler qui a fait dix couvertures de Match en deux ans. Au fond, ce n'était pas moi. Il y avait une distorsion. J'ai eu envie de rappeler que j'étais journaliste, avant tout, surtout journaliste. J'ai voulu dire qui j'étais, vraiment, ce que je pensais, ce que je faisais.”

**“J'avais envie qu'on me connaisse telle que je suis. J'ai voulu dire qui j'étais vraiment: une journaliste.”**

Aujourd'hui, elle marche la tête haute dans Paris ou dans Bruxelles. Et les gens, comme ce serveur, ne la reconnaissent plus au premier regard. Elle a repris ce métier de journaliste qu'elle n'a jamais cessé d'exercer. Mais celle qui se passionnait alors pour la politique travaille à présent dans la rubrique littéraire.

Fière de ses origines

Mais revenons à son histoire, à la famille Mazonneau dans laquelle elle est née et qu'elle évoque à nouveau dans son livre. Elle vit une enfance heureuse dans une grande tribu (ses parents ont eu six enfants en quatre ans et demi),

une famille modeste (un père handicapé, une mère au foyer). Une famille joyeuse mais qui vit sous l'autorité du père: les enfants ne peuvent pas parler à table. “Ma mère a été une très bonne mère mais, à un moment, elle s'est libérée des chaînes de la famille. Elle a passé son permis et a trouvé un travail en cachette. Elle a été un modèle d'indépendance”.

Ses origines modestes, Valérie Trierweiler n'a jamais cherché à les cacher: “Au contraire, j'en ai gardé une certaine fierté. Je n'ai pas de complexe, social, contrairement à ce qu'a dit un jour François Hollande. Mais on ne m'a jamais appris à regarder la lune, à viser haut. Nous devions rester dans les clous. On nous disait souvent: ce n'est pas pour nous. Mais jamais, je n'ai eu aucun désir de revanche sociale”. Pas de désir de revanche mais d'un ailleurs, oui. “Très tôt, je me suis dit je n'allais pas rester là où j'étais née, j'avais envie d'autre chose. Mais je pense qu'il subsiste un mur infranchissable: le brassage social n'est plus ce qu'il était. Mon parcours serait plus difficile aujourd'hui. Les chances de progresser des enfants d'ouvriers reculent, il est plus difficile de franchir les barrières sociales”. Petite, elle voulait être avocate. “Mais mes parents m'ont dit, ce n'est pas un métier pour nous, il faut de l'argent. Nous n'en avions pas. Il fallait faire ce qui était à notre portée. J'étais destinée à être enseignante, j'ai suivi des cours d'histoire avec l'option enseignement. Je n'osais pas rêver d'être journaliste”.

Grâce au troisième cycle en communication politique qu'elle suit après des études d'histoire et de géographie, elle décroche un premier boulot dans la revue “Profession politique”. Deux ans plus tard, lors de vœux à l'Élysée, François Mitterrand reçoit quelque 300 journalistes. Puis il retrouve quelques privilégiés dans un petit salon. Un confrère entraîne Valérie Trierweiler. La rédactrice en chef de *Paris Match* la voit sortir avec le gratin de la presse. Cette petite-là, se dit-elle, se débrouille bien. Elle l'engage. C'était en 1988. “Le journalisme, dit-elle, ce n'est pas un métier, c'est une essence, cela ne s'arrête jamais.”



“Très tôt, je me suis dit je n'allais pas rester là où j'étais née, j'avais envie d'autre chose. Mais je pense qu'il subsiste un mur infranchissable: le brassage social n'est plus ce qu'il était.”

C'était il y a trente ans. L'occasion de faire le point sur une carrière bien remplie. Ce livre *On se donne des nouvelles* comprend 21 récits, reportages ou interviews. Alors que *Merci pour ce moment* avait été écrit d'un trait de plume violente, on découvre ici un style alerte, travaillé, sensible. L'intérêt réside aussi dans les coulisses qui précèdent les chapitres.

Les femmes de Mitterrand

Ce livre n'est donc pas qu'une compilation d'articles, il est plus que cela: un survol de trente années du monde, de la France. Comment a-t-elle choisi ces récits? “Il y a des moments, des lieux, des gens qui m'ont changée et qui font que je suis ce que je suis”.

Ses reportages au Népal, après le tremblement de terre, ou sur le marché aux filles, à Madagascar, serrent la gorge. Ses portraits sont ciselés. Ses rencontres, avec les grands hommes, politiques ou artistes, de Mitterrand à Chirac en passant par Alain Delon, restent passionnantes à découvrir ou à relire. Le chapitre “Rien que pour Anne” raconte comment elle a réussi à lire, en primeur, les 1 218 lettres d'amour que François Mitterrand a adressées à Anne Pingot. Ce Mitterrand, inaisissable qui a aimé et fait souffrir les deux femmes de sa vie: Danièle, la légitime, et l'autre, Anne.

**“Personne n'a envie de vieillir. Je ne crois pas une seconde une actrice qui déclare: j'adore vieillir. Car c'est quand même un sale truc, la vieillesse. Mais on peut vieillir avec sérénité.”**

Elle convoque aussi le souvenir des “Simone”, de Beauvoir et Veil, qui ont porté très haut le féminisme. Valérie Trierweiler s'interroge aujourd'hui? “Qui sont-elles les héritières des Simone? Ou sont-elles les féministes d'aujourd'hui? Qui est leur porte-parole? Qui lit encore de Beauvoir? Sur le terrain du féminisme, les choses ne sont jamais acquises. Il faut veiller à maintenir les libertés acquises. Mais cela ne peut pas se faire au détriment des hommes. Nous devons avancer ensemble, dans le respect mutuel. Il y a des différences, ne cherchons pas à les gommer.”

Le PS français? Il n'y a plus rien...

Elle décrit encore, avec des mots acerbes, ce monde politique qu'elle a connu de l'intérieur, un monde incroyablement dur. À tel point, dit-elle, que les femmes le quittent: “Il y a une parité factice, en France, les femmes n'occupent plus les avant-postes. On sont passés les espoirs que représentaient les Najat Vallaud Bletckem, Aurélie Filippetti, Cécile Duflot, Rama Yade, Nathalie Kosciusko-Morizet? Elles sont parties.”

Elle égratigne aussi ce PS français, quasiment disparu: “Le PS? Il n'y a plus rien, plus de projet, plus d'idée, plus rien. Cela ne veut pas dire qu'il est mort, qu'il ne renaitra pas. Mais il n'est plus assez proche de la classe populaire. Face à un mur d'énarques, présents dans tous les partis, il n'est pas facile pour un ouvrier de faire de la politique. Le danger est que cette classe populaire ne se tourne vers le Rassemblement national. Car ailleurs, ils ne sont ni représentés, ni entendus”. Ses projets? Le journalisme encore et toujours. Le soutien à de nobles causes comme le Secours populaire.

À 54 ans, entrée “dans la jeunesse de la vieillesse”, elle continue à dire qu'elle n'aime pas voir son reflet dans un miroir. “Personne n'a envie de vieillir. Je ne crois pas une seconde une actrice qui déclare: j'adore vieillir. Car c'est quand même un sale truc, la vieillesse. Mais on peut vieillir avec sérénité.”

Valérie Trierweiler s'est reconstruite grâce à ses fils, grâce à un homme. Quand elle jette un regard sur le passé, sur l'orage qu'elle a traversé, elle nuance: “J'ai vécu une épreuve, mais pas un drame. Aujourd'hui, je prends les choses comme elles viennent. Je prends le temps de vivre, de lire. Je ne veux plus que le meilleur. Et j'espère que le meilleur est encore à venir.”